

Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 40 (1976)
Heft: 157-158

Artikel: Métonymie et méthodologie
Autor: Goslar, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-399619>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MÉTONYMIE ET MÉTHODOLOGIE

On sait l'intérêt de plus en plus marqué pour la rhétorique et les multiples tentatives visant à repenser les figures en tenant compte des progrès récents de la linguistique : il suffit de rappeler, par exemple, qu'ont été publiés, au cours des trois dernières années, en domaine français seulement, *Rhétorique générale*, du Groupe « Mu »¹, *Métonymie et Métaphore*, d'A. Henry² et *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, de M. Le Guern³.

Le lecteur qui a vainement fouillé les traités classiques et les dictionnaires — du *Furetière* au tout récent *Langage*⁴ — en quête d'une définition claire et satisfaisante des tropes, et qui croyait trouver dans les ouvrages en question l'explication souhaitée, est déçu de ne pas y rencontrer, sinon une approche commune, du moins une convergence des descriptions qu'une heureuse synthèse aurait pu accorder. Après la voix uniforme de la tradition, répétant inlassablement une acception étymologique et une nomenclature commentée, il est désorienté devant la diversité des explications du mécanisme métonymique qu'offrent les essais contemporains : on nous parle, tantôt d'une suppression-adjonction complète (*R. G.*), tantôt d'une focalisation (*M. M.*), tantôt d'une ellipse (*S. M. M.*), tantôt encore de contiguïté, dans *M. P.*⁵.

A travers l'examen de ces essais de clarification des fondements psycholinguistiques de la métonymie, notre but est de révéler, sous leur apparente contradiction, l'existence d'un mécanisme unique, en nous fondant sur quelques principes essentiels de méthodologie linguistique, dont l'ignorance est cause d'erreurs, voire même d'absurdités. Nous retiendrons la description fondée sur une méthodologie sûre et homogène et offrant une explica-

1. J. Dubois, F. Edeline, J. M. Klinkenberg, P. Minguet, F. Pire et H. Trinon, *Rhétorique Générale*, Paris, Larousse, « Langue et Langage », 1970 (cité *R. G.*).

2. A. Henry, *Métonymie et Métaphore*, Paris, Klincksieck, 1971 (cité *M. M.*).

3. M. Le Guern, *Sémantique de la Métaphore et de la Métonymie*, Paris, Larousse, « Langue et Langage Université », 1973 (cité *S. M. M.*).

4. *Langage*, publié sous la direction de B. Pottier, Paris, Centre d'Étude et de Promotion de la Lecture, « Les dictionnaires du savoir moderne », 1973.

5. Cf. G. Genette, *Métonymie chez Proust*, dans *Figure III*, Seuil (1972), p. 44 sq. (cité *M. P.*).

tion à laquelle rien, dans l'esprit ni dans les faits, ne s'opposerait. Et la description retenue nous paraîtra d'autant plus valable — voire même définitive — qu'elle résultera de différentes méthodes d'investigation, et qu'elle s'accordera avec les rares moments où les conclusions d'un Du Marsais, procédant d'une démarche aussi fantaisiste que désordonnée, s'harmonisent avec celles d'un Fontanier à l'esprit taxinomique et méthodique.

Relevant de la sémantique, l'étude de la métonymie exige d'autant plus de vigilance méthodologique que cette discipline linguistique ne s'est pas encore trouvé de bases formelles, garde-fou de la réflexion déviante¹. Dès lors, la tentation est grande de chercher dans la structure syntaxique, où s'actualise la figure, l'explication de son mécanisme. C'est ce que faisait la rhétorique classique², qui commentait, par exemple, la lexie métonymique « l'Apollon du Belvédère » par « dit pour : l'image d'Apollon... » et concluait à une métonymie de la cause.

Dans *S. M. M.*, c'est le même souci de ne pas s'écarter de la « structure de surface », seule tangible, qui conduit M. Le Guern à voir dans le mécanisme métonymique (phénomène sémantique) une ellipse (phénomène syntaxique)³. Outre qu'il s'agit là d'une explication par analogie et non d'une description à proprement parler, M. Le Guern confond le mode de lecture de la figure — immédiatement perceptible — et son mécanisme (l'opération mentale qui « génère » la métonymie). Autrement dit, le lecteur de la figure n'a pas été distingué de son créateur, ni la manifestation en discours du mécanisme psycho-linguistique que ce discours ne fait qu'actualiser.

1. La sémantique générative n'en est encore qu'à ses débuts, et ne s'est intéressée, jusqu'à présent, qu'à des exemples peu éloquents (type : *Hanoï*, pour *le gouvernement d'Hanoï*, Chomsky, pour *les ouvrages de Chomsky...* etc), où il est légitime d'hésiter entre la véritable métonymie et l'expression abrégée.

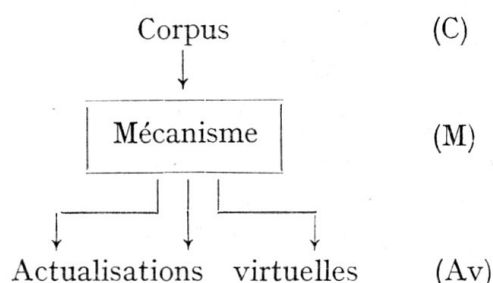
2. Cf. Du Marsais, *Des tropes ou des différens sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans un même langue*, Paris, Œuvres complètes, Pougin, 1797, vol. 3 ; et P. Fontanier, *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion, « Science de l'homme », 1968, 1^{re} partie (d'après l'édition de 1830).

3. Cf. *S. M. M.*, p. 27 : « Puisque la métonymie s'explique par une ellipse, il est évident que son mécanisme opère sur l'agencement du discours dans le sens de l'axe syntagmatique. » Aussi, p. 80-81.

L'explication donnée par la grammaire générative peut être apparentée à celle-ci, puisqu'elle fait intervenir une « règle d'effacement » (« deletion rule »). Cf. Ann Borkin, *Coreference and Beheaded NP's*, Dans *Papers in Linguistics*, 5/1 (1972), p. 28-45 ; et O. Leys, *Reduktie van nominaalfrazen*, Dans *Album Willem Pée* (1973), p. 255-259.

Un premier précepte méthodologique s'impose, donc, au départ de l'analyse : il faut distinguer l'envisagement métonymique (l'appréhension par l'esprit) des aspects syntagmatiques par lesquels il peut s'actualiser dans l'énoncé. De quoi il découlera nécessairement que pour aboutir à un examen valable de ces réalisations, il faudra d'abord avoir décrit et parfaitement défini le mécanisme qui les commande : l'examen d'un corpus fournira la base de la réflexion sur le procès psycho-linguistique, duquel émergera un canevas d'actualisations syntagmatiques virtuelles. Le canevas ainsi dégagé sera généralement plus vaste et diversifié que le corpus de base, établi à partir d'une connaissance intuitive du phénomène à étudier.

Cette démarche d'analyse pourrait être schématisée comme suit :



La dernière étape consistera à vérifier si toutes les actualisations virtuelles se réalisent effectivement en discours.

En ce qui concerne les tropes, figures de sémantique (principalement : synecdoque, métonymie et métaphore), deux pôles doivent être pris en considération au niveau du corpus : l'un, le signifiant perçu, l'autre, le signifié visé par ce signifiant. Soit la métaphore publicitaire :

Mettez un tigre dans votre moteur

l'automobiliste percevra *tigre* (degré perçu), mais pensera /essence énergétique/ ou /essence X/ ¹ (degré conçu) et ne se sentira pas invité à permettre au fauve de prendre place sous le capot.

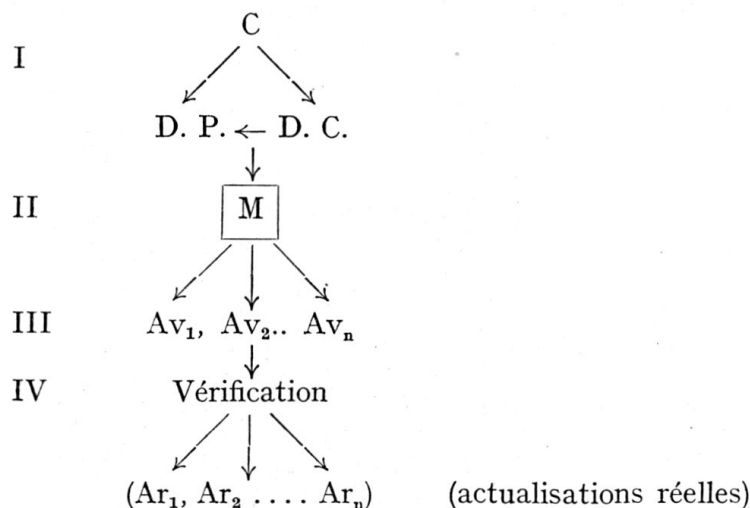
La lecture du trope se fait donc dans le sens degré perçu → degré conçu ².

1. Les termes en italique représentent le signifiant perçu, ceux représentés entre barres obliques, représentent le signifié visé par ce signifiant (soit le degré conçu). Lorsque les termes sont cités entre apostrophes, ils doivent être considérés comme des concepts-entités pris avec leur signifiant.

2. Remarquons que cette lecture ne doit pas être confondue avec le mode d'identification de la figure. Celui-ci relève de l'analyse contrastive de plusieurs

Mais il est bien certain que le publiciste qui a créé la métaphore a procédé inversement, soit du degré conçu (/essence énergétique/...) vers le degré perçu (*tigre*)¹. Dès lors, le mécanisme spécifiera l'opération mentale globale qui a permis le passage du signifié visé au signifiant qui le réalise.

Précisons donc le schéma 1 en :



Il se présente, dès à présent, une double objection méthodologique à l'explication du mécanisme métonymique par l'ellipse, telle qu'elle est affirmée dans *S. M. M.*² :

énoncés, laquelle vise la structure sémantique profonde et permet, tout au plus, de dire qu'il y a figure (cf. *infra*, note 1, p. 160).

Comparer : casser un verre : Ø
 boire un verre : +

le second énoncé est sémantiquement marqué par la rupture d'isotopie due à l'opposition des classèmes /continu/ (impliqué par *boire*) et /discontinu/ (de *verre*).

Pour la distinction de ces classèmes, cf. Damourette & Pichon, *Des mots à la pensée*, « putation numérative » et « putation massive », § 19, 297, 339 à 345, 361-62, et 2125 ; et U. Weinreich, *Exploration in semantic theory*, The Hague, Mouton, *Janua linguarum*, 1972, p. 69 sq.

1. Le Groupe « Mu » a nettement différencié ces deux opérations (création et lecture d'une figure) ; cf. *R. G.*, nmt p. 92-93.

2. Cf. p. 27-28 : « (La métonymie) du nom du lieu où la chose se fait pour la chose elle-même : ellipse de « produit fabriqué à ». « Un sèvres », c'est un produit fabriqué à Sèvres ; « un roquefort », c'est un produit fabriqué à Roquefort. » Si l'ellipse paraît être une explication plausible dans ce cas, dans d'autres elle semble inutilisable (ex. *Et pressentant violemment la voile*, pour signifier /voyage/. Rimbaud).

1. il y a confusion entre l'envisagement métonymique et une de ses actualisations possibles ;

2. le mécanisme de la figure (relation d. c. \rightarrow d. p.) a été identifié avec sa lecture (relation d. p. \rightarrow d. c.).

D'autre part, prétendre que pour chaque catégorie métonymique, il est fait « ellipse de l'expression du rapport (« produit fabriqué à », « l'effet de », ou « le contenu de » etc.) », aboutit à une absurdité ¹.

Une telle affirmation démontre l'inefficacité de la notion d'« écart linguistique » et le danger présenté par le recours à la technique de « traduction en langage clair » en vue de réduire cet écart. C'est, en effet, sur cette manœuvre que prend appui l'explication de M. Le Guern ².

Nous ne prétendons pas faire ici le procès de la notion d'écart et de son utilisation en stylistique — abandonnée, du reste, par la plupart des linguistes —, mais nous sommes convaincue que « les variations stylistiques [dont font partie les tropes] ne sont que des réalisations à l'intérieur des cadres *permissifs* de la langue ³ » et qu'elles ne doivent donc rien à un écart ainsi entendu.

Si M. Le Guern s'est arrêté dans son investigation à la lecture de la figure, les auteurs du Groupe « Mu » s'en sont tenus à la description du mécanisme (stade II). Rappelons que la vaste et courageuse entreprise des auteurs de Liège consiste à repenser, sur des bases de logique formelle, toutes les figures de la rhétorique. Notre intention, en examinant leur conception de la métonymie, n'est nullement de détruire ce bel édifice ⁴. Bien au contraire, nous aimerions montrer que les bases de leur analyse étaient sûres, mais qu'un relâchement de la vigilance en cours d'examen a causé des erreurs méthodologiques et, partant, amené des conclusions erronées. Qu'on nous excuse donc, si dans le cadre de notre réflexion, ce sont surtout ces erreurs qui seront relevées.

1. Souligné par nous. Cf. S. M. M., p. 27. C'est affirmer, en effet, que ce rapport a été exprimé, ce qui impliquerait que l'expression métonymique *Je vous offre un verre* ait été précédée de l'énoncé (mental ?) ' Je vous offre le contenu d'un verre ' !

2. Cf. S. M. M., p. 25 à 28.

3. Cf. B. Pottier, *Systématique des éléments de relation*, Paris, Klincksieck, Bibliothèque française et romane, 1962, p. 8.

4. L'on sait que plus l'entreprise est vaste, plus la probabilité d'erreurs est grande. Nous ne prétendons pas faire ici l'inventaire de ces erreurs, M. Delbouille s'y étant livré presque systématiquement — du moins en ce qui concerne les métaplasmes — et nous avouons mal comprendre l'intérêt d'une telle critique. (Cf. *Cahiers d'analyse textuelle*, 12 (1970), p. 95-118.)

Une première erreur méthodologique ¹, commune d'ailleurs à *S. M. M.*, à *R. G.* et à *M. P.*, est l'indétermination dans les niveaux de l'analyse et, notamment, une constante hésitation entre l'extra-linguistique (ou, plus précisément, le translinguistique évoqué) et le linguistique. Cette hésitation trouve peut-être ² sa raison d'être dans une interprétation du triangle d'Ogden et Richards ³ où le référent, au même titre que le signifiant et le 'concept', fait partie intégrante du signe. Représentation dangereuse, puisqu'elle met sur le même pied trois notions appartenant à des domaines totalement différents : la réalité extra-linguistique (le « référent » — du moins dans son acception traditionnelle de « choses nommées » ⁴), la psychologie (le concept — qui ne s'identifie pas au signifié) et la linguistique (le « symbol », c'est-à-dire le signe, ou le signifiant).

Quelle que soit la valeur à attribuer au trop fameux triangle et à ses nombreuses interprétations, il est certain que le référé ainsi compris est extérieur à la linguistique, et plus encore à la sémantique.

Dès lors, la distinction établie dans la *R. G.* ⁵ entre deux modes de décomposition sémantique dont l'un ⁶ (appelé distributif et symbolisé par Ψ) se réfère à « l'univers matériel brut », et l'autre ⁷ (appelé attributif et symbolisé par Σ) renvoie à « l'univers sémantique », cette distinction, donc, n'est pas acceptable méthodologiquement, puisqu'elle confond deux niveaux d'analyse ⁸. Une des conséquences de cette confusion, et non la moindre, voudrait qu'une partie seulement des signes linguistiques (ceux dénotant des objets percevables) soient décomposables sur les modes Ψ et Σ , tandis que d'autres (termes abstraits, termes renvoyant à des objets imaginaires ou conçus) ne pourraient être soumis qu'à la décomposition sur le mode Σ . Accepter une telle discrimination équivaldrait à nier toute possibilité de caractérisation sémique, par addition de sèmes, des signes de la seconde catégorie (' licorne ', ' pensée ', ' vertu ', ' temps ' ... etc.).

1. Dont les « flottements dans la terminologie » (Delbouille, *op. cit.*, p. 102) ne représentent que l'écho.

2. Cf. *R. G.*, p. 34-35 et 101-102.

3. Cf. *Meaning of meaning. A study of the Influence of Language upon Thought and of the Science of Symbolism*, London, 1972, p. 1-23.

4. Conception qui demanderait à être sérieusement révisée, car dans ce cas, une bonne partie du lexique serait dépourvue de *référé*, ne renvoyant pas à des objets, mais à des concepts (Cf. *Infra.*)

5. *R. G.*, p. 100-101.

6. Soit : Arbre = branches et feuilles et racines ... etc.

7. Soit : Arbre = chêne ou hêtre ou peuplier... etc.

8. Cf. Delbouille, *op. cit.*, p. 102-104.

Pour lever cette difficulté, il faut réinterpréter ces deux décompositions et admettre qu'il s'agit dans tous les cas de concepts susceptibles d'être soumis aux deux types d'analyse sémantique : le type adjonctif (et) et le type disjonctif (ou). Il s'agirait ensuite de savoir si ces deux décompositions agissent conjointement ou exclusivement lors de l'analyse sémique d'un signe linguistique ¹.

Dans *S. M. M.*, un glissement similaire s'opère du linguistique vers l'extra-linguistique dans le chef de la notion de « fonction référentielle », définie d'abord comme la relation entre un signifiant et l'objet mental correspondant ², pour ensuite dénoter la relation entre un mot et l'objet qu'il désigne ³.

Enfin, dans *M. P.*, M. Genette, voulant mettre en valeur le fondement métonymique de certaines métaphores proustiennes, élargit la notion de contiguïté sémantique à une contiguïté spatio-temporelle, qui échappe totalement à la saisie linguistique et rhétorique.

De telles confusions jettent le discrédit sur la valeur méthodologique de l'analyse qui en découle et, a fortiori, sur ses résultats.

Voyons, à présent, comment, selon les auteurs de Liège, l'esprit procède pour créer une synecdoque et une métonymie. En d'autres termes, quel est le mécanisme de ces tropes ? Si l'on se réfère à leur tableau des métaboles ⁴, on remarquera que la synecdoque généralisante (type : *animal* pour signifier /chat/) s'explique par une suppression partielle (de sèmes) ; la synecdoque particularisante (type : *voile* pour signifier /bateau/) par une adjonction simple, et la métonymie par une suppression-adjonction complète ⁵. Il y a

1. Il semble bien qu'on retrouve ici la différence établie par B. Pottier entre archisémème (ou) et sèmes (et) ou, si l'on préfère, la différence existant, en logique, entre l'*extension d'un terme* (qui, linguistiquement, est le paradigme des termes regroupés sous une même classe conceptuelle) et la *compréhension d'un terme* (qui, linguistiquement, est l'ensemble des éléments qui le déterminent sémantiquement).

2. Cf. *S. M. M.*, p. 14 : « Le sémème présente une relation externe avec l'objet qu'il sert à désigner. On pourrait considérer cet objet comme la réalité désignée ; il est toutefois préférable de ne faire intervenir dans l'analyse de ce processus que la représentation mentale de l'objet matériel en tant qu'il est perçu ; ainsi, le mot 'table' est en relation avec la représentation mentale d'une table. »

3. *S. M. M.*, p. 24 : « La relation de référence s'établit entre un élément linguistique et une réalité extralinguistique (...). »

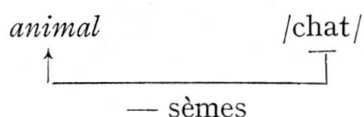
4. *R. G.*, p. 49.

5. La métaphore, ayant, comme la synecdoque, deux mécanismes : suppression partielle (métaphore in praesentia) et suppression-adjonction partielle (métaphore in absentia).

là une inconséquence : le même trope s'explique par deux mécanismes selon qu'il a un effet (synecdoque généralisante) ou un autre (synecdoque particularisante), une forme d'expression (métaphore in praesentia) ou une autre (métaphore in absentia). Cette diversité au niveau des mécanismes marque un recul comparativement à la rhétorique classique qui décrivait les deux figures (synecdoque et métonymie) par une même relation : la contiguïté¹. On passe ainsi d'un mécanisme ayant deux modalités de réalisation, à trois mécanismes, c'est-à-dire à trois tropes différents. Cette diversification n'est pas heureuse et l'esprit qui, intuitivement, perçoit un genre commun, se rebiffe. En réalité, le « sens commun » s'impose si l'on cherche les raisons et la pertinence d'une telle distinction en pratiquant une critique interne des métasémèmes du Groupe « Mu ». Un seul et unique mécanisme s'imposera, les erreurs d'aiguillage une fois corrigées.

Première correction.

Si l'on se réfère à la distinction faite entre « degré perçu » (expression figurée) et « degré conçu » (concept visé par cette expression), il est vrai que le mécanisme permettant le passage de, par exemple, /chat/ au signifié de *animal* pourrait s'exprimer par une suppression partielle de sèmes : l'esprit oblitère, dans son appréhension de /chat/, les sèmes qui caractérisent ce signifié :



Par contre, la « synecdoque » *voile* pour /bateau / ne peut s'expliquer par une adjonction simple que si l'on envisage, non plus les sèmes, mais les parties référentielles (l'objet) : la décomposition de base étant de mode Ψ l, il était prévisible que le Groupe « Mu » dévie vers l'extra-linguistique².

Corrigeons donc : adjonction simple de sèmes. Cela ne ferait que déplacer le problème du plan matériel au plan conceptuel et impliquerait que les parties d'objets se trouvent toutes — ou en grande partie — représentées

1. Nous ne pensons pas que la nuance introduite par Fontanier entre « trope par connexion » (métonymie) et « trope par correspondance » (synecdoque) puisse constituer une objection à cette vue uniforme.

2. *Le bateau* est vu dans sa réalité matérielle, comme une voile, une coque, une poupe ... etc.

dans le champs sémique comme sèmes caractérisants¹. Une analyse sémique qui se fonderait sur un tel transfert ne peut être qu'apparemment sémantique : elle n'atteint ni le concept (représentation mentale de l'objet) ni — seul objet de son étude — le signifié.

En fait, ces deux synecdoques sont bien différentes par les relations conceptuelles existant entre les deux signifiés (celui du degré conçu et celui du degré perçu) : /animal/ et /chat/ d'une part, /voile/ et /bateau/ de l'autre. Ainsi, si l'on peut énoncer un rapport de « hiérarchie être » entre /animal/ et /chat/ (« le chat est un animal »), on voit mal comment établir cette même relation hiérarchique entre /voile/ et /bateau/. En outre, si un rapport permanent de genre à espèce lie les deux premiers concepts, de telle sorte que /chat/ s'obtient par addition de sèmes spécifiques à /animal/, il n'en va plus de même pour le rapport /voile/-/bateau/ où /voile/ a un rôle de sème spécifique et n'a qu'une lointaine affinité avec /bateau/ sur le plan conceptuel. Cette différence relationnelle peut s'exprimer logiquement : /chat/ et /animal/ sont liés sémémiquement comme inclus à incluant, tandis que le seul lien que l'on puisse évoquer entre /voile/ et /bateau/, au niveau sémique, est l'appartenance logique².

Il n'y a d'ailleurs là de neuf qu'une formulation, puisque les rhéteurs classiques avaient déjà exprimé cette différence dans les termes suivants :

« Dans la métonymie, l'union (entre les objets réunis) *n'empêche pas qu'une chose ne subsiste indépendamment d'une autre* ; au lieu que dans la

1. L'opération n'est pas si simple et le champ sémique ne se constitue pas par simple transfert du perçu (objets) au conçu (sémantique). Il semble peu probable que toutes parties puissent apparaître dans le champ sémique, même comprises comme caractérisations substantielles. Tout d'abord parce qu'elles ne peuvent être déterminées, pour la plupart, que par référence à l'extra-linguistique et non de façon conceptuelle, ensuite, parce qu'elles ne sont pas toutes « sémémiquement » pertinentes. De plus, une nomenclature exhaustive ne respecterait pas la loi d'économie, chère, depuis Hjemslev, à toute démarche scientifique. Nous croyons pouvoir esquisser une réponse à cette délicate question, en disant que les sèmes caractérisants à retenir sont ceux qui représentent une *modalité* de la caractérisation ou de la fonction. Ainsi, dans le cas de 'bateau', /proue/, /coque/, /poupe/, par exemple, seront retenus comme modalités de la caractérisation /flottaison/ ; et /voile/, au même titre que /moteur/ ou /aviron/, comme modalité de la fonction /propulsion/. Nous éliminerions, par contre, du champ sémique /gouvernail/, parce que ce sème n'est pas pertinent en ce sens qu'il représente une modalité du sens de la propulsion.

2. Rappelons que l'inclusion logique se distingue de l'appartenance logique en ce que la première relation s'établit entre un sous-ensemble et un ensemble ($A \subset B$), tandis que la seconde relation est celle qui relie un élément à l'ensemble auquel il appartient ($a \in A$).

synecdoque, les objets, dont l'un est dit pour l'autre *ont une liaison plus dépendante (...) l'un est comme compris sous le nom de l'autre*, ils forment un ensemble, un tout (...) ^{1.} »

Et :

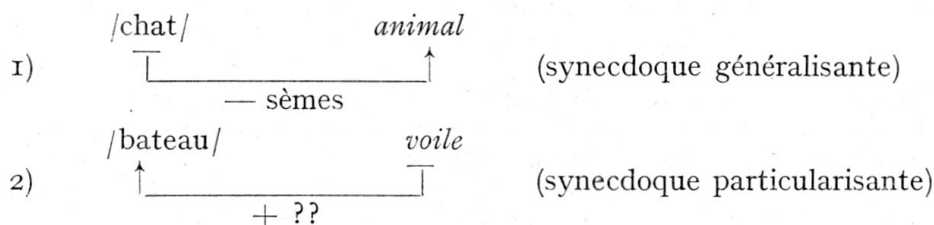
« Les tropes par correspondance (métonymie), consistent dans la désignation d'un objet par le nom d'un autre objet *qui fait comme lui un tout absolument à part*, mais qui lui doit, ou à qui il doit lui-même plus ou moins, ou pour son existence ou pour sa manière d'être.

Les tropes par connexion (synecdoque) consistent dans la désignation d'un objet par le nom d'un autre objet, *avec lequel il forme un ensemble, un tout*, ou physique ou métaphysique, l'existence ou l'idée de l'un *se trouvant comprise dans l'existence ou l'idée de l'autre* ^{2.} »

Cette différence relationnelle présage, on s'en doute, la distinction entre métonymie et synecdoque, que les rhéteurs avaient pressentie sans pouvoir, toutefois, l'interpréter pleinement.

Deuxième correction.

Comment le Groupe « Mu » est-il amené à expliquer la synecdoque particularisante par une adjonction ? Si l'on compare la démarche explicitant le mécanisme dans les deux cas :



on remarquera que le mécanisme passe de la suppression à l'adjonction parce que la démarche a été inversée : dans le premier cas on part du degré conçu et dans le second du degré perçu.

Étant donné que le mécanisme ne peut être dégagé qu'en reproduisant la démarche de l'esprit créateur de la figure, c'est le second schéma qu'il convient de corriger. On retrouve ainsi le premier mécanisme pour les deux types de synecdoque : une suppression de sèmes ^{3.}

1. Cf. Du Marsais, *op. cit.*, p. 184-185.

2. Cf. Fontanier, *op. cit.*, p. 79 et 87.

3. Dans le cas de *voile* pour */bateau/*, */voile/* est un sème appartenant à l'ensemble sémique 'bateau' (cf. *infra*).

Troisième correction.

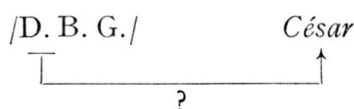
La description du mécanisme métonymique du Groupe « Mu » est la suivante :

« Dans la démarche métonymique, le passage de (D) [notre degré conçu] à (A) [notre degré perçu], s'effectue via un terme intermédiaire (I) qui englobe A et D sur le mode Ψ ou Σ ¹. »

Soit : « *Prenez votre César* », pour signifier /prenez le *De Bello Gallico*/, où I représente le concept « Césarité » (« totalité spatio-temporelle comprenant... »), D est '*De Bello Gallico*' et A figure 'César' : « Dans la totalité I, César et son livre sont contigus ». Dès lors, le mécanisme consiste à supprimer D et à lui substituer A (soit une suppression — adjonction complète).

Une telle description ne peut être retenue. Tout d'abord, parce qu'elle manque de rigueur et est susceptible d'être adaptée à n'importe quelle figure. Ainsi, si I exprime le concept 'batelléité', D le concept 'bateau' et A représente 'voile', la figure devient métonymique. Ensuite, il n'apparaît pas possible de pouvoir désigner un I pour la majeure partie des métonymies : quel ensemble englobe, d'une part, 'robe' et 'magistrature', d'autre part, 'épée' et 'profession militaire', dans l'exemple classique *J'ai quitté la robe pour l'épée* ? Enfin, la suppression-adjonction complète équivaut à une substitution ; or, dans tous les cas de trope, il y a substitution des termes. Celle-ci représente en fait la modalité de réalisation discursive du mécanisme et non ce mécanisme lui-même.

Si nous reproduisons la démarche réalisée pour la synecdoque, nous obtenons le schéma suivant :



La représentation du champ sémique du degré conçu serait :

D. B. G. = Livre + César + 1^{er} siècle + politique... etc.

Dès lors, en visant /César/ à partir de /D. B. G./, on oblitère bien une partie des sèmes (Livre, 1^{er} siècle...), et le mécanisme rejoint celui de la synecdoque. La seule différence avec le cas *voile* pour /bateau/ est que le sème retenu dans /D. B. G./ est un sème essentiel de la caractérisation, tandis

1. Cf. *R. G.*, p. 117. Soit une co-inclusion logique.

que dans le second cas (/bateau/), il s'agit d'un sème secondaire de la fonction ¹.

Ainsi élaguée de ses erreurs, la démarche du Groupe « Mu » aboutit à la constatation de l'existence d'un unique mécanisme pour la synecdoque et la métonymie : une suppression partielle de sèmes.

Rien d'étonnant dès lors, à ce que l'ouvrage de M. Henry ², développant une démarche méthodique et sans faille et se plaçant d'emblée — en s'y maintenant — au niveau conceptuel de l'esprit qui travaille, ait abouti à voir dans les deux figures un même procès : la focalisation :

« L'opération fondamentale de l'esprit est une focalisation : il braque, concentre (focalise) ou dilue (défocalise) son faisceau inquisiteur et éclairant selon ses préoccupations ou ses intentions. (...) *Voile* pour *vaisseau* : l'esprit éclaire vivement cette caractéristique du navire, voile les autres et utilise ensuite le terme désignant la partie, pour évoquer le tout ³. »

La seule — mais grande — différence entre la conception d'A. Henry et celle — corrigée — du groupe « Mu », est que ce dernier décrit le résultat du mécanisme — en ne retenant que les sèmes oblitérés, résidus de l'opération de l'esprit —, tandis que M. Henry considère la démarche positivement, telle que l'esprit la réalise effectivement, mettant l'accent sur le(s) sèmes(s) retenu(s), focalisé(s).

La convergence — bien qu'inverse — des deux réflexions, ne permet plus le moindre doute sur l'identité des mécanismes métonymique et synecdochique, laquelle avait déjà été affirmée par les rhéteurs classiques. Mais là où les rhéteurs n'avaient vu qu'une relation statique et virtuelle entre objets (contiguïté), M. Henry a révélé une relation dynamique et actuelle entre concepts (focalisation) : l'acte même de l'esprit œuvrant dans le monde des concepts qui lui est propre, et qui œuvre librement, tantôt en ignorant

1. Si l'on préfère, dans 'D. B. G.', /César/ est un sème définitionnel, et dans 'Bateau', /voile/ est un sème explétionnel ; l'axe de définition étant l'ensemble hiérarchisé des sèmes nécessaires et suffisants résultant de l'analyse sémique d'un sens revêtu d'un signe linguistique ; l'axe d'explétion serait, lui, l'ensemble non hiérarchisé et non exhaustif d'éléments explicatifs d'un sème de l'axe de définition.

Soit : Bateau = Bâtiment servant au transport (de personnes, de marchandises...) sur eau (mer, rivière, fleuve...) et, à cet effet, pourvu d'éléments de flottaison (proue, poupe, coque...) et de propulsion (avirons, voile, moteur...), où les éléments repris entre parenthèses représentent l'axe d'explétion.

2. Sous presse lorsque sortait la R. G.

3. Cf. M. M., p. 23.

une contiguïté trop évidente, tantôt en en manifestant une plus lointaine et plus expressive. La véritable dimension des tropes apparaît enfin :

« Ces figures institutionalisent, sur le plan linguistique, la liberté de mouvement de l'esprit et l'extrême variété selon laquelle il peut exploiter les rapports, aussi ténus soient-ils, qui existent entre les concepts ¹. »

Comment, à présent, différencier ces deux figures de focalisation ? Relisons la voix univoque des rhéteurs :

« Dans la métonymie, l'union n'empêche pas qu'une chose ne subsiste indépendamment d'une autre (...). Dans la synecdoque, les objets ont une liaison plus dépendante (...), l'un est comme compris sous le nom de l'autre (...) ². »

Si l'on réinterprète cette affirmation au niveau des concepts mis en jeu, la différence résidera donc dans la position respective du concept focalisé et de l'entité conceptuelle qui sert de point de départ à cette focalisation. Autrement dit, dans le type d'organisation conceptuelle que l'esprit envisage lors de la focalisation. Subordonnant ainsi la nature de l'élément focalisé au champ conceptuel auquel il appartient lors de cette opération, M. Henry propose la différenciation suivante :

- En métonymie, l'esprit travaille sur un champ sémique « constitué par l'ensemble des sèmes d'un concept-entité ³ : parcourant un champ sémique, il focalise sur un des sèmes et désigne le concept-entité qui est l'objet de sa contemplation par le mot, qui, en pure réalité linguistique, exprimerait ce sème, quand il est considéré en tant que concept-entité. » (M. M., p. 25.)

- En synecdoque, l'esprit travaille sur un champ associatif « (constitué de concepts-entités (et des termes qui les désignent en langue), ayant entre eux des rapports permanents et plus ou moins précis) : il (l'esprit) superpose les champs sémiques de deux termes contigus, c'est-à-dire appartenant à un même champ associatif, ne retient qu'un ou des caractères communs et opère la substitution de terme. » (M. M., p. 25.)

Donc, le champ sémique est constitué de sèmes, c'est-à-dire d'éléments de sens que la langue, plus ou moins heureusement, revêt de signes linguistiques. Tandis que le champ associatif se construit avec des termes pré-

1. Cf. M. M., p. 24.

2. Cf. Du Marsais, *supra*.

3. M. M., p. 24 : « Le champ sémique est ainsi le schéma de la définition qui serait donnée du signe linguistique éventuellement affecté à ce concept-entité. »

existant en langue et qui sont appelés — pourrait-on dire — par leur face signifiante.

Il semble qu'une telle définition du champ opératoire de la synecdoque ne recouvre qu'une infime partie du champ associatif tel qu'il fut défini par Saussure et par Bally ¹. Constitué d'après les indications de ces auteurs, le champ associatif regroupe des termes entretenant entre eux les relations les plus diverses, et il est susceptible, par conséquent, d'engendrer tous les tropes. En effet, en n'envisageant que la seule association sémantique, un terme comme ' chat ' peut appeler ' animal ' (rapport synecdochique), mais aussi ' tigre ' (rapport métaphorique) ou ' miauler ' (rapport métonymique — le miauteur —). Il y aurait, donc, intérêt à définir, à l'intérieur du champ associatif, un champ plus restreint qui soit seul producteur de synecdoques. Ce champ regrouperait *des signifiants dont les signifiés ont au moins un sème en commun, et sont reliés par un rapport d'inclusion en chaîne*. On pourrait l'appeler « champ sémantique générique ».

Contrairement au champ sémique (a) — qui se construit sur le mode adjonctif (et) —, celui-ci (b) s'établit sur le mode disjonctif (ou) :

- (a) ' chaise ' = /objet// + /fabriqué par l'homme/ + /pour s'asseoir/ + /avec dossier/ + /pieds/ + ... etc ².
- (b) ' chat ' = ' félidé ' ou ' mammifère ' ou ' animal ' ou ' être vivant '.

Il nous semble permis de postuler l'existence, sinon en langue, du moins dans la conscience du sujet parlant, d'un système de constitution d'un tel « champ sémantique générique » reliant des termes de classes en « hiérarchie être » (cf. le chat est un félidé, le félidé est un mammifère... etc.).

Il importe peu de savoir, pour le moment, quels termes (parmi ceux existant dans les longues et minutieuses nomenclatures scientifiques) la langue inclura dans ses paradigmes génériques, et lesquels elle en exclura. L'important est de pouvoir démontrer que de tels paradigmes sont le résultat de la mise en œuvre d'une loi structurelle et systématique : l'inclusion en chaîne de termes dénotant des classes sémantiques. Son existence paraît prouvée par la pratique lexicographique qui recourt constamment à ces champs lors du choix d'un terme générique (genus proximum) dans la définition. Par

1. Cf. Notamment, *Cours de Linguistique générale*, Paris, Payot, 1931, p. 173-175.

2. Les deux barres obliques isolent le terme générique, appartenant au champ générique (cf. *infra*).

Le Groupe « Mu » avait donc pris un excellent départ en distinguant deux modes d'organisation sémantique, mais il n'avait pas poussé sa réflexion jusqu'à ses plus extrêmes conséquences : les modes de décomposition (Ψ et Σ) avaient été bien déterminés, mais les éléments retenus (nomenclature d'espèces et parties d'objets) étaient peu pertinents. La nature de ces éléments (sèmes, en métonymie, concepts-entités avec leur signifiant, en synecdoque) a été exactement déterminée par M. Henry, mais il nous semble que le type d'organisation du champ auquel ils donnent respectivement lieu, pourrait atteindre un degré de formalisation plus élevé. On pourrait, ainsi, sur le modèle lexicographique, s'avancer plus loin encore et réunir le champ sémique et le champ sémantique générique dans une même représentation de la définition sémantique :

où l'axe vertical (hiérarchie des termes génériques) serait celui producteur de synecdoques, et l'axe horizontal (hiérarchie des traits spécifiques), celui qui produirait les métonymies.

Cette conception aurait l'avantage de donner immédiatement, pour chaque degré conçu, les figures de focalisation prévisibles, et, en corollaire, leur degré d'expressivité.

On peut, dès à présent, remarquer que le choix que fera l'esprit sur l'axe vertical est limité : tout d'abord parce qu'une « classe » n'existe qu'en fonction du terme la désignant ; ensuite, parce que le champ sémantique — comme on a déjà pu le dire — n'exploite qu'une petite partie (variable probablement, dans ses éléments, d'un sujet à l'autre) des paradigmes scientifiques et culturels disponibles lors de sa constitution.

D'autre part, il semble bien que l'on ne puisse prévoir que deux possibilités vraiment productives en synecdoque : la relation hyperonymique (d'espèce à genre) — avec un accroissement de l'extension —, et la relation hyponymique (de genre à espèce) — avec une réduction de l'extension ¹.

1. Les autres relations possibles (de genre à genre et d'espèce à espèce) étant métaphoriques et n'entraînant aucune modification dans le rapport d'extension.

Les contraintes quantitatives, ainsi que le caractère quelque peu intellectuel du « champ sémantique générique », ont des conséquences sur le plan stylistique : la synecdoque s'avère être une figure beaucoup moins expressive que la métonymie. En outre, le terme substituant et le terme substitué étant dans un rapport d'inclus à incluant, ils peuvent fonctionner comme pseudo-synonymes ; dès lors, le contexte devra fortement suggérer — sinon, à proprement parler, nommer — le degré conçu pour que la synecdoque soit identifiable. Ainsi en est-il dans cet exemple de Queneau (cité dans R. G.) :

« Il reprit son chemin et, songeusement quant à la tête, d'un pas net quant aux pieds, il termina sans bavures son itinéraire. Des *radis* l'attendaient, et *le chat* qui miaula espérant des sardines, et *Amélie* qui craignait une combustion trop accentuée du fricot. Le maître de maison grignote *les végétaux*, caresse *l'animal* et répond à *l'être humain* qui lui demande comment sont les nouvelles aujourd'hui : — Pas fameuses. »

Outre qu'elle naît de l'accumulation en parallèle de trois figures, l'expressivité de chaque synecdoque résulte du rapport, explicitement exprimé, entre les deux termes qui marquent les deux pôles de la démarche de l'esprit créant figure.

En métonymie, par contre, la figure est, le plus souvent, identifiable grâce à une rupture de l'isotopie de l'énoncé :

« *Les avant-scènes pailletées* ont jeté vers les secondes galeries des mandarines et des cigares. »

Le syntagme métonymique *les avant-scènes pailletées* (de classème /inanimé/) rompt l'isotopie (de classème /animé/) de l'énoncé global. L'expressivité émerge de l'expression métonymique même, qui fait comme tache dans son contexte.

Les deux figures sont donc bien distinctes : par le champ qu'exploite l'esprit et sur lequel il exerce son « rayon inquisiteur » ; par leur mode de manifestation dans le discours (généralement, apparition des degrés « focalisé » et conçu, en synecdoque ; du seul degré focalisé, en métonymie) ; par leur valeur expressive ; enfin, par leur structure sémantique au niveau global de l'énoncé où elles prennent place (isotopie homogène en synecdoque, rupture d'isotopie en métonymie) ¹.

1. En se fondant sur les judicieuses remarques de U. Weinreich, concernant le classème « + Count vs — Count » (*op. cit.*, p. 69 sq.), on pourrait aller plus loin

En ce qui concerne les deux dernières étapes de l'analyse (les actualisations en discours), nous ne trouvons rien ni dans *R. G.*, ni dans *M. P.*, ni dans *S. M. M.*. *M. M.* est le seul ouvrage où l'envisagement métonymique (le mécanisme) est distingué de ses modalités d'expression ¹. Ainsi, loin d'être une figure dont le mode d'expression est lexical (c'est-à-dire limité à un mot), la métonymie peut s'étendre à un syntagme, voire même à toute une phrase.

Poussant plus loin encore la finesse de l'analyse, M. Henry relève des « périphrases à structure métonymique », c'est-à-dire, des expressions périphrastiques qui présupposent un envisagement métonymique (type : *La fille de Minos et de Pasiphaë*, pour désigner Phèdre).

De trope, la métonymie acquiert ainsi le statut de mode de pensée, qui s'approprie diverses modalités d'expression de la langue pour diversifier ses manifestations en discours, lesquelles, sous une apparente uniformité, laissent apparaître les rapports sémantiques les plus subtils. Ainsi, sous le syntagme métonymique (substantif + épithète), se révèle l'existence de nombreux rapports sémantiques mettant chacun en œuvre une modalité propre de l'envisagement métonymique : la « surcharge métonymique de l'épithète », « l'alliance épithétique », « l'épithète métonymique », « le transfert métonymique de l'épithète »... etc ².

L'envisagement propre à la métonymie une fois déterminé, ses modalités d'expression et de manifestation dégagées, commence le grand œuvre du stylisticien : l'analyse de l'expressivité de la figure (ses fonctions et ses effets). Là encore — nous dirions même surtout — la méthodologie guidera pas à pas l'analyse.

« L'analyse devrait (...) s'exercer surtout dans trois directions : définir la fonction personnelle, liée à l'expressivité immédiate ; préciser le rôle et la place hiérarchique, lorsqu'il s'agit d'une combinaison rhétorique ; dans le cas de séries ou sur le plan d'un développement général, déceler les dominantes. En somme, trois niveaux : la figure en soi ; la figure dans une structure locale éventuelle ; la figure dans l'ensemble d'une œuvre ³ ».

dans la différenciation des trois tropes du point de vue de l'isotopie : la synecdoque se caractériserait par une *redondance* de classèmes ; la métonymie par un *transfert* de classèmes ; et la métaphore par une *incompatibilité* de classèmes. (Comparer : *fendre du hêtre* (synecdoque), *fendre la tête* (métonymie) et *fendre le cœur* (métaphore) — le classème dominant étant ici /dureté/ (fendre)).

1. *M. M.*, p. 31-35.

2. *Ibidem*, p. 35.

3. *Ibidem*, p. 49.

Revue de linguistique romane.

C'est l'analyse préalable et à partir, non de figures usées et lexicalisées, mais de figures « à l'état naissant » — où l'esprit est saisi en action — du mécanisme créateur et de ses modes d'actualisation, qui esquissera les directions et la méthodologie de l'analyse stylistique. Une analyse stylistique qui n'aura pas saisi l'esprit de la figure ne pourra en dégager les fonctions ni les effets expressifs.

Conclusion.

Des quatre essais d'explication du mécanisme métonymique proposés, trois paraissent inacceptables : l'explication par l'ellipse, purement analogique, d'ailleurs, confond deux domaines, la sémantique et la syntaxe ; la description du Groupe « Mû », même réorganisée point par point, confond le mécanisme et ses effets secondaires (oblitération des sèmes non focalisés) ; enfin, l'élargissement opéré par M. Genette de la notion (sémantique) de contiguïté à l'univers spatio-temporel est dangereux, car il identifie abusivement le linguistique et l'extra-linguistique dans une tentative d'analyse d'un fait de discours (les métaphores proustiennes).

Dans chacun de ces trois essais de clarification, des erreurs méthodologiques ont été décelées au niveau du raisonnement, de la démarche ou des postulats. L'erreur la plus fréquente et la plus grave est la confusion des niveaux de l'analyse, et, notamment, le recours à des données extra-linguistiques dans l'explication de phénomènes linguistiques.

Une autre confusion nuisible est celle qui consiste à mêler la méthode d'analyse et ses buts. Ainsi en est-il dans *R. G.*, où les mécanismes des métasèmes sont formulés en termes de logique. En fait, la logique formelle (et notamment la logique des ensembles) est d'une utilisation doublement préjudiciable dans l'étude des figures. Tout d'abord parce qu'elle étudie des « états de fait » au lieu de saisir l'esprit en acte de création (ce qu'exige la nature même de la figure) ; ensuite, parce qu'elle s'applique à l'extra-linguistique, tandis que l'analyse des métasèmes travaille sur des concepts ou plutôt, des signifiés.

M. Henry est le seul à n'avoir jamais perdu de vue ce dynamisme — parfois, peut-être, au détriment d'une formalisation plus poussée — : sa focalisation décèle le mouvement même de l'esprit créant la figure ; les champs sémiques et les champs « sémantiques génériques » sont les espaces « travaillés » par l'esprit opérant. La figure-ornement de la rhétorique classique se voit, ainsi, aussitôt redéfinie comme l'exploitation stylistique d'une

démarche fondamentale de l'esprit, une dynamique présente dans chacune de ses manifestations et qu'il convient de ne jamais ignorer.

Une autre loi méthodologique est qu'en figure, l'esprit travaillant avec des données « permissives » de la langue, toute analyse de l'expressivité doit être précédée d'une réflexion psycho-linguistique visant à appréhender le mécanisme fondamental que la figure met en œuvre, en tenant compte de toutes ses potentialités de manifestation en discours.

C'est probablement pour n'avoir pas respecté cette loi, que M. Sayce, dans un article consacré à *La métonymie dans l'œuvre de Racine* ¹, concluait son analyse par un constat d'échec, qui s'accorde mal avec tout ce qui fut dit du plus grand des classiques :

« En résumé, la métonymie et la synecdoque chez Racine, sauf jusqu'à un certain point dans *Esther* et *Athalie*, sont toujours conventionnelles. »

tandis que l'analyse stylistique d'une scène de *Phèdre*, dans *M. M.* ², laisse entrevoir une maîtrise et une exploitation du mécanisme métonymique des plus fines et qui refusent, justement, le trope-ornement en faveur d'une recherche subtile et parfois déroutante, même pour un lecteur attentif ³.

Les recherches devront se tourner maintenant vers la découverte des lois de constitution et de structuration des champs sémiques et des champs sémantiques génériques, et vers une analyse des fonctions stylistiques de ces figures, dégagée d'une conception étriquée et a priorique des tropes. *M. M.* est le seul ouvrage, parmi ceux qui viennent d'être examinés, qui

1. Dans *Premier congrès international racinien*, Uzès (1962), p. 41.

2. *M. M.*, p. 41-46.

3. Ainsi, Racine utilise parfois toutes les manifestations apparentes de la métonymie, réalisant toutes les conditions de son actualisation, pour, finalement, donner plus d'éclat et de poids au sens propre de l'expression, comme c'est le cas dans cette déclaration de Phèdre (I, 3) :

« De victimes moy-mesme à toute heure entourée,
Je cherchois dans leurs flancs ma raison égarée,
D'un incurable amour remedes impuissans !
En vain sur les Autels *ma main* brusloit l'encens.
Quand *ma bouche* implorait le nom de la Déesse, (Vénus)
J'adorois Hippolyte, et le voyant sans cesse,
Mesme au pié des Autels que je faisois fumer,
J'offrois tout à ce Dieu, que je n'osois nommer. »

comparer (même scène) :

« Grâce au ciel, *mes mains* ne sont point criminelles.
Plût aux Dieux que *mon cœur* fût innocent comme elles !

puisse fonder ces recherches sur un acquis sûr : il a élagué le champ de réflexion de tous les fantasmes, de toutes les hésitations et les erreurs, et de tous les préjugés, dont une tradition trop éloignée de son véritable objet — la langue — l'avait obstrué. L'ouvrage de M. Henry est le premier, depuis le *Manuel* de 1823, à ouvrir une large perspective vers un nouveau *Traité des Tropes*. C'est aussi, et surtout, un manuel de méthodologie linguistique et stylistique.

Anvers

M. GOSLAR.